

ROGE ROMO.

Les eaux de l'ailliction sont comme  
celles de la mer ; elles perdent leur  
amertume en s'élevant vers le ciel.  
(Une pensée de femme chrétienne.)

O vous qui vous plaignez du sort ; vous qui toujours  
Trouvez longues vos nuits et pénibles vos jours,  
Ces gouttes d'une coupe amère ;  
Vous qui priez la mort de vous tendre les bras,  
Vous qui blasphémez Dieu qui vous mit ici-bas,  
Vous qui maudissez votre mère ;

Au milieu des sucurs dont vous vous abreuvez,  
Qui trempent votre pain, lorsque vous en avez,  
Vous que le riche mortifie ;  
Au milieu des tourmens où l'ame se débat ;  
Martyrs de la misère, aux planches d'un grabat  
Vous que la douleur crucifie ;

Ministres que le peuple, injuste comme un roi,  
Lapide, écrase avec les tables de la loi,  
Des ruines sur des ruines !

Rois qui vous cramponnez à des trônes croulans,  
Dans vos linceuls de pourpre, avec des fronts sanglans  
Sous une couronne d'épines ;

Vous tous qui grelottez et de froid et de faim,  
Pauvres petits enfans, sans mère, sans parrain,  
Sans même un saint Vincent de Paul ;  
Vous qui, comme Jacob, pleurez des fils perdus,  
Ou qui, comme Rachel, parce qu'il ne sont plus  
Ne voulez pas qu'on vous console ;

Jeune vierge d'amour qui n'a qu'un seul trésor,  
Ta vertu, dot légère et qu'on veut fondre encor  
Au creuset de la calomnie ;

Jeune homme d'avenir qu'éprouve le présent  
Et qui suis, à travers les larmes et le sang,  
La vocation du génie ;

Toi dont la vie était un rêve d'amitié  
Et qui dans chaque frère à qui tu t'es lié  
Trouvas un traître pour te vendre,  
Et moi, de qui le rêve est une vie à deux,  
Et qui n'ai pu trouver, dans mes choix hasardeux,  
Un cœur de femme pour m'entendre :

Ah ! qui que nous soyons, aux larmes condamnés,  
Élus de l'infortune êtres prédestinés  
A des misères, à des peines,  
Qui comme des forçats à perpétuité,  
Traînons jusqu'au tombeau, seuil de l'éternité,  
La chaîne des douleurs humaines :

Pour abreuver notre ame au calice des pleurs,  
Pour mesurer de l'œil l'abîme des douleurs,  
Du mal pour sonder le mystère,  
Pour enchaîner nos voix prêtes à blasphémer,  
Pour que nous finissions par bénir, par aimer,  
Chrétiens, montons sur le calvaire ;

Où nous verrons celui qu'on adore à genoux  
Le fils de Jéhovah qui, pour vivre avec nous,  
Quitta le trône de sa gloire,  
Enfant à Bethléem et prêtre au Golgotha,  
S'offrant à Dieu pour nous, sur la croix qu'il porta,  
En sacrifice expiatoire ;

Où nous verrons l'ami que Pierre a renié,  
Entre deux malfaiteurs un Dieu crucifié,  
Un roi que l'opprobre couronne,  
Un martyr expirant qu'on abreuve de fiel,  
Un juste délaissé de la terre et du ciel,  
Un fils que son père abandonne :

Avec la croix pour trône et pour sceptre un roseau,  
Sous un corps flagellé par les mains du bourreau,  
Victime en qui tout se consume,  
Cœur où des pleurs versés chaque source aboutit,  
Ame où des maux soufferts chaque écho retentit :  
Plaignons-nous encor, voilà l'homme !

Vendredi saint 1834. ROMAND.

LA TRAHISON DE JUDAS.

[Extrait du poème de la Messie de Klopstock.]

Tandis que les apôtres cherchent le Messie sur le mont des Oliviers, Judas Ischariote s'est assoupi sous un cèdre ; Satan, qui suit partout ses pas, attend dans une caverne voisine que le disciple soit entièrement endormi.

Elle a sonné l'heure solennelle qui termine le jour écoulé, qui commence un jour nouveau, et sur toute une cité endormie la peste déploie lentement ses ailes sombres, immenses, terribles ! Sur leurs extrémités, soutenue par les murs qui serment l'enceinte, la mort s'est accroupie ; elle souffle autour d'elle des vapeurs empoisonnées, et la ville dort toujours. Mais, à la faible clarté de sa lampe nocturne, le sage veille et médite. Près du flacon rempli d'un vin généreux dont l'usage modéré épanouit le cœur, de nobles amis s'entretiennent de la douceur du sentiment qui les unit. Le jour paraît enfin, et avec lui la désolation, le désespoir ! Les gémissemens de la jeune fiancée, suivant le convoi funèbre de celui qui devait la conduire à l'autel, remplissent l'air ; les orphelins délaissés demandent en vain de douces caresses, un abri, du pain, au cadavre glacé qui fut leur père ! En expirant au milieu des restes inanimés de ses enfans, la mère maudit le jour qui les vit naître, le jour où elle naquit elle-même ; le fossoyeur, pâle et défilé, les yeux enfoncés dans leurs orbites, se promène lentement à travers les monceaux de cadavres que ses bras épuisés n'ont plus la force d'enfouir ; il meurt le dernier ! Du haut des nuées menaçantes, l'ange exterminateur descend sur cette tombe immense ; il s'y arrête pensif, silencieux, seul et satisfait !...

C'est ainsi que Satan plane sur Ischariote endormi : le cœur du disciple bat plus vite ; il se façonne au crime, et son cerveau s'enflamme du feu terrible des passions haineuses. Ithuriel, son ange gardien, est près de lui. Prévoyant l'horrible tentation que le prince des ténèbres prépare à l'apôtre du Messie, il lève les yeux vers l'Éternel, comme pour le supplier de lui pardonner s'il fait plus qu'il ne devrait pour sauver l'infortuné confié à sa garde, et trois fois son aile touche le cèdre, sous lequel Judas est endormi. Le feuillage s'agite et murmure comme le bruisement de la tempête à travers une épaisse forêt ; la tige, ébranlée dans ses racines, frémit et craque comme la foudre quand elle éclate et tombe. Mais Judas dort toujours ! Trois fois l'ange passe près de lui : sous ses pas puissans le sol s'ébranle et gronde ; mais Judas dort d'un sommeil léthargique, la pâleur de son visage devient à chaque instant plus effrayante, ses traits s'altèrent, une froide sueur couvre son front.

Ithuriel s'éloigne, un long et sourd gémissement lui échappe : c'est l'hymne de mort, de deuil, que les cieux chantent sur l'âme immortelle prête à devenir la proie des ruses de Satan.

A peine l'ange a-t-il quitté Judas, qu'un songe infernal l'initie aux mystères du royaume des ténèbres : il croit voir son père, il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles :

« Judas Ischariote, mon fils tu dors d'un sommeil paisible, comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir ! apprends enfin à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards ; viens, suis-moi, ne chancelle point... nous voilà sur le sommet du mont... Regarde ! comme il se déroule à tes yeux le vaste, l'éclatant empire que le Messie va fonder pour lui, pour ses bien-aimés. Vois-tu, sous tes pieds, cette chaîne de montagnes boisées, dont l'ombre embellit une brillante vallée ?... La fertilité de ce soi enchante l'étonne : Tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans